

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 668.—SAMEDI, 20 FEVRIER 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

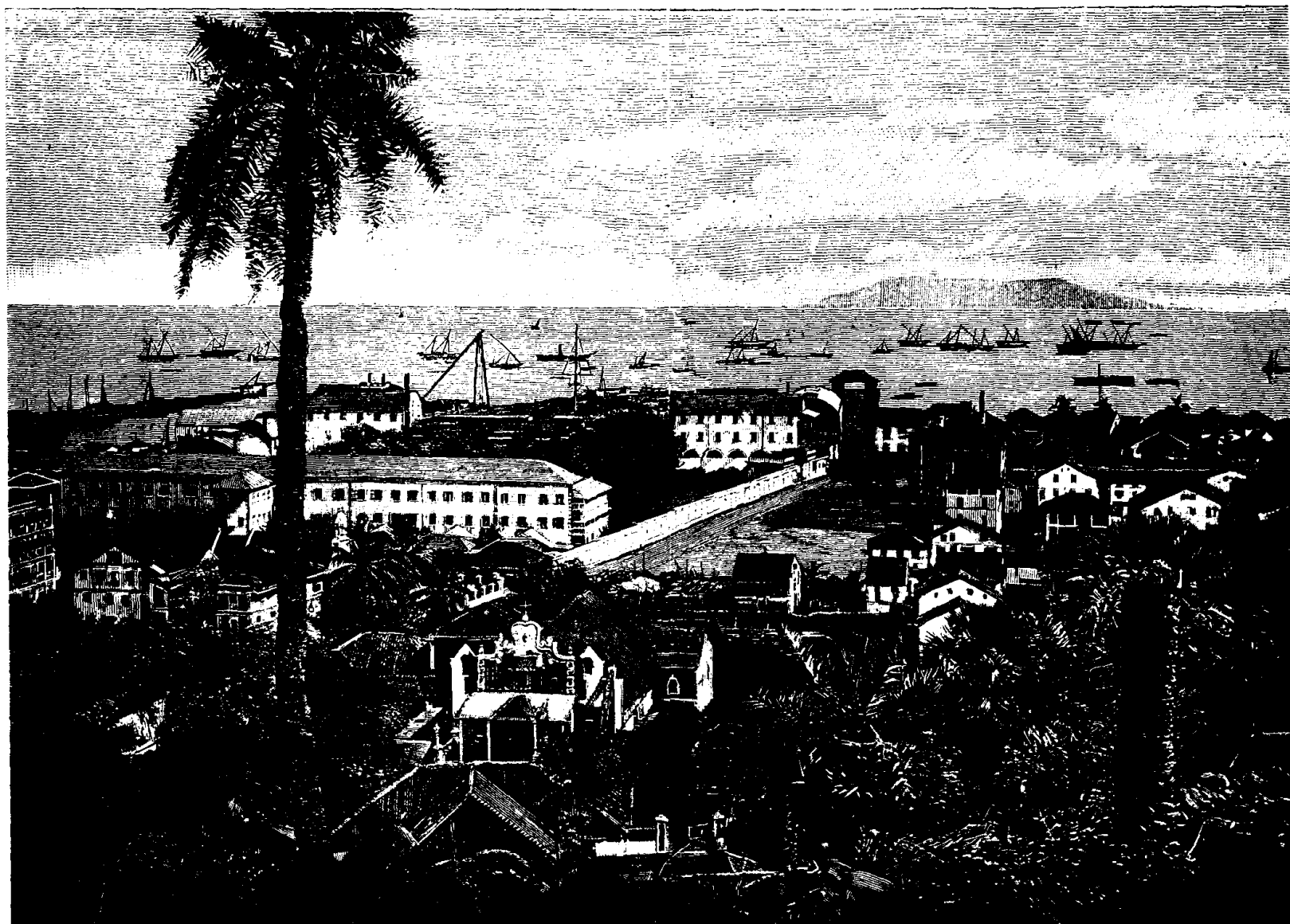
La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Un prêtre Parsi



Une jeune femme Parsie



INDES ANGLAISES.—VUE GÉNÉRALE DU PORT DE BOMBAY

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 20 FEVRIER 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Poésie : Souhaits, par J. Saulaie.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Bibliographie.—Petite poste en famille.—Poésie : Les frères, par E. Haraucourt.—Pèlerinage d'amour (avec gravures), par Paul Rouget.—Une tour des morts aux Indes.—M. l'échevin H. Laporte.—La peste aux Indes, par Firmin Picard.—Explications de nos gravures.—Envolée, par Marie Aymong.—Autour de la cuisine.—Appel divin, par Fauvette.—Un drame en ballon, par H. Briuvé.—Théâtres.—Un tour de cartes.—Jardin des enfants : Les consolatrices, par Chs Fuster.—Costumes d'enfants (avec gravures).—Tom et Toto.—Choses et autres.—Feuilleton : La veuve du garde.

GRAVURES.—Indes anglaises : Un prêtre Parsi ; Une jeune femme Parsie ; Vue générale du port de Bombay ; La Tour des Morts.—Portrait de M. H. Laporte.—La bataille des Plaines d'Abraham (1759) : Le colonel Fraser commandant la charge à ses Highlanders ; Le général Wolfe escaladant les plaines d'Abraham.—Portrait du marquis de Montcalm.—Gravure de mode.—Devinette.

PRIMES-A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Avec la première semaine de mars prochain LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un nouveau roman de mœurs canadiennes, intitulé :

UN DRAME AU LABRADOR

par le romancier national si avantageusement connu, M. le Dr EUGÈNE DYCK.

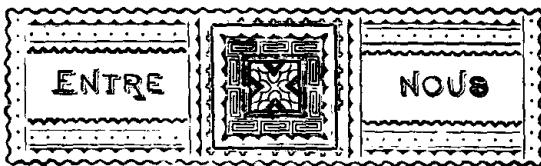
Le succès qu'a obtenu la nouvelle de M. Régis Roy, a décidé LE MONDE ILLUSTRÉ à se procurer le manuscrit de cette nouvelle œuvre canadienne inédite et il en offrira les prémices à ses lecteurs.

M. Dyck n'est pas un inconnu pour le public lecteur et il n'a pas besoin d'être recommandé. Son fameux roman *Le roi des Étudiants* a eu un succès retentissant, qui a affirmé pour longtemps la bonne réputation de l'auteur.

Diverses nouvelles de M. Dyck, publiées par LE MONDE ILLUSTRÉ, l'ont déjà rendu familier et sympathique aux lecteurs de ce journal.

Disons simplement que son roman *Un drame au Labrador* présente, à un degré suréminent, toutes les qualités qui ont fait de M. Dyck le romancier et nouvelliste national si populaire que chacun sait.

De magnifiques illustrations rehausseront le texte : ce sera, de la sorte, un ouvrage attrayant par la forme tout autant que par le fond.



La souscription ouverte en faveur des Hindous va aussi bien que possible, pendant que la misère prend des proportions de plus en plus alarmantes dans les faubourgs des grandes villes canadiennes.

Les journaux qui donnent chaque jour les résultats de l'appel à la charité en faveur des miséreux de l'Inde, contiennent en même temps des récits lamentables de cas d'infortune parmi les nôtres, et naturellement l'argent destiné aux Hindous sera autant de moins pour secourir nos pauvres.

C'est déplorable.

Un journaliste anglais a protesté énergiquement contre ce mouvement en faisant ressortir la misère de Londres, où chaque jour un million d'êtres se demandent, le matin, s'ils mangeront pendant le jour qui commence.

D'autre part, il fait remarquer avec beaucoup de raison que l'accroissement de la population de l'Inde, constitue un véritable danger. Le recensement de 1874 accusait un total de cent quatre-vingt-dix millions d'Hindous, mais ce nombre est dépassé de près de quarante millions depuis cette époque et, si la natalité continue à progresser dans les mêmes proportions, il est clair que la question de nourrir tous ces gens deviendra très sérieuse.

La plupart des Hindous sont d'une paresse crasse, de mœurs dépravées, professent le plus profond mépris pour les lois élémentaires de l'hygiène et menacent la santé des autres peuples.

On a bien parlé du "péril jaune" en signalant l'augmentation continue de la population chinoise, mais le "péril hindou" est exactement le même et mieux vaudrait sans doute les abandonner à leur sort, c'est-à-dire, à la famine et aux maladies, plutôt que de les élever et les laisser se propager, pour devenir plus tard un grand danger pour nos descendants.

** S'il s'agit d'une colonie anglaise, dira-t-on, et l'Angleterre ne doit pas abandonner ses sujets, mais au contraire prendre toutes les mesures possibles pour améliorer leur sort.

C'est très joli en théorie, mais les Anglais eux-mêmes n'hésitent pas à se débarrasser des mauvais sujets de leur pays pour nous les expédier, sans vergogne, comme le prouve l'anecdote suivante :

Un jeune homme de dix-sept ans, William Cook comparait dernièrement, pour la cinquième fois, devant un tribunal de Londres, sous accusation de vol et, pour la cinquième fois, il protesta en ces termes de la pureté de ses intentions :

—Je ne suis pas un voleur, dit-il, je suis un explorateur qui prépare ses entreprises. Tout enfant, j'ai étudié dans les livres les moyens de faire fortune au Canada, et j'ai le pressentiment que j'y réussirai mieux qu'aucun autre. Mes parents ne pouvant pas ou ne voulant pas me fournir l'argent du voyage, je me suis occupé de réunir une somme suffisante et je n'ai jamais volé que dans ce seul but. Malheureusement, la traversée coûte cher et je n'ai pu encore voler en une seule expédition le capital nécessaire à mon transport. Ce sont toujours de petites sommes qui me tombent entre les mains et, comme il faut vivre, je les dépense au lieu de les accumuler. Si du premier coup, j'avais mis la main sur quelques centaines de francs, il y a longtemps que je serais là-bas et que je me conduirais en parfait honnête homme.

Les jurés, qui avaient probablement bien déjeuné, trouvèrent que ce plaidoyer avait beaucoup de bon sens et tout en rendant un verdict affirmatif tinrent au président du tribunal ce petit discours :

—A l'issue de notre délibération, nous avons échangé des réflexions sur les explications que William Cook nous a données de sa coupable conduite, et nous avons conclu à sa sincérité. Votre Honneur nous permettra de lui dire que, nous qui sommes dans le commerce des affaires, nous rencontrons souvent des jeunes gens possédés de la passion des voyages, hypnotisés par la

perspective d'une fortune à gagner dans des pays lointains et, par cela même, incapables de faire rien de bon en Angleterre. Beaucoup sont arrivés à d'assez belles positions aux colonies ou à l'étranger, dont nous ne pouvions rien obtenir à Londres et qui, peut-être, y auraient finalement mal tourné. En conséquence, nous venons prier votre honneur de faire les démarches nécessaires pour que, à l'expiration de sa peine ou même avant, William Cook soit transporté au Canada aux frais de l'Etat.

—Ma foi, a riposté le magistrat, vous pourriez bien avoir raison. Ce garçon est un très mauvais Anglais ; il sera peut-être un excellent Canadien. Signez-moi une déclaration en ce sens, et je ferai le nécessaire.

Et voilà comment il pourra se faire que nous voyions, un de ces quatre matins, William Cook débarquer sur la terre canadienne, muni d'un certificat constatant son intention bien arrêtée de faire fortune chez nous.

Il est vrai qu'il a sans doute des notions un peu vagues sur le sens du mot "propriété," mais les jurés et le juge anglais semblent être d'avis que cela n'a pas beaucoup d'importance dans une colonie.

Quoi qu'il en soit, cette aventure constitue un précédent que nos tribunaux feraient peut-être bien d'imiter.

On pourrait faire échange de chenapans et envoyer à Londres les individus suspects qui gênent la circulation, comme ce noctambule qui a dévalisé, l'autre soir, M. Drinkwater, secrétaire de la compagnie du Pacifique.

L'application du dicton populaire : "Donne-moi de quoi qu'tas, je te donnerai de quoi qu'j'ai," peut avoir du bon.

Cependant, dans le cas de William Cook, il me semble que le juge aurait dû envoyer ce jeune voleur aux Indes, où vu son esprit d'observation si remarquable, ce précoce chenapan se serait désopilé la rate en voyant les Hindous manger à belles dents l'argent des Canadiens, pendant que nos pauvres crèvent de faim.

** La justice française vient d'être saisie d'un différend assez curieux.

Don Carlos et le duc d'Anjou, deux Espagnols, contestaient au duc d'Orléans, Français exilé, le droit de porter les armes de l'ex-maison de France.

Les deux premiers prétendaient avoir seuls ce droit, comme descendants directs de Louis XIV, et le dernier s'y opposait en s'appuyant sur le fait que Philippe V, en devenant roi d'Espagne, avait renoncé au trône de France.

Mais, comme il n'y a plus de trône de France, la cour a agi fort sagement en envoyant promener tous ces gens-là, en leur disant de s'arranger entre eux.

** Un journal, d'un genre tout nouveau en Canada, vient d'être fondé à Sherbrooke.

Le *Daily Record* ne s'occupera que de nouvelles, non pas qu'il ait l'intention de ne relater que des faits divers, mais il aura soin de ne parler que de choses exactes, arrivées, et il s'efforcera à ses lecteurs le soin de les apprécier à leur manière, au point de vue politique.

Je ne sais si le *Daily Record* aura du succès, mais il mériterait d'en avoir, car la politique dévore tout dans notre malheureux pays.

Vieux et jeunes attendent, chaque jour, avec impatience l'arrivée de leur journal.

Ils lisent, et toute leur âme
Passe dans leurs yeux qu'elle enflamme,
Brille en leurs traits éblouis.

Car la sérieuse gazette,

C'est la voix des deux hémisphères,
La voix des publiques affaires,
Qui porte à l'humanité
Les nouvelles inattendues,
Où le monde voit suspendues
La paix et la liberté.

Inutile de dire—la chose est trop connue—que la politique fait dire et faire bien des sottises.

L'électricité, par la Société Royale Electrique de Montréal, va bouleverser notre métropole commerciale.

Il y a eu dernièrement grande réunion des actionnaires de la société, et le président, en exposant l'historique et le but de la société a créé une sensation profonde dans l'auditoire.

Ce sont les rapides de Chambly qui vont fournir la force motrice qui sera transportée à Montréal, et voici un passage du discours de M. Browne, qui résume en peu de mots les progrès qui vont être accomplis sous peu :

L'entrée dans notre cité du courant venant de Chambly changera complètement les conditions économiques de Montréal.

Le prix modique auquel pourra se distribuer le courant électrique permettra de l'employer à une foule d'usages auxquels on n'a pas même encore songé.

L'éclairage sera naturellement le premier à profiter des immenses avantages résultant de cette innovation, mais c'est surtout le commerce qui en sentira les effets. La force motrice sera mise à la disposition du public dans des conditions qui, non seulement forceront les consommateurs de vapeur à abandonner ce coûteux système, mais feront créer, à côté, des industries nouvelles et inexploitées jusqu'à ce jour. La métropole commerciale du Canada, en dehors des avantages inestimables qu'elle possède maintenant, pourra fournir aux manufacturiers une force motrice, d'un prix presque nul, absolument comme si tous se trouvaient placés au-dessus d'un pouvoir d'eau, sans avoir à encourir les difficultés d'accès et d'application. La valeur de la propriété, à Montréal et dans les environs, s'en ressentira en vertu de la demande croissante d'emplacements pour de nouvelles fabriques. L'aspect de la ville, ses conditions sanitaires et, par suite sa valeur foncière augmenteront proportionnellement, du moment qu'il ne sera plus profitable d'employer la vapeur, on cessera de s'en servir et tout l'attirail qui en est la conséquence disparaîtra, sans oublier cette épaisse fumée noire qui couvre de son voile funèbre notre cité, dissimulant ses beautés, enlaidissant ses constructions, salissant, dans toutes les demeures, meubles et décorations, habillements et personnes même et imprégnant l'atmosphère de matières morbides et insalubres.

En dehors de ces bienfaits matériels rendus au public commercial, le courant électrique de Chambly deviendra l'auxiliaire généreux du service domestique ; il adoucira le labeur du ménage, il permettra de cuisiner et de chauffer sans encourir les ennuis du manie- ment du charbon et des cendres ; il évitera les feux brûlants et les odeurs malsaines. Le service de la cuisine, du blanchissage et de la couture deviendront des récréations.

Le plus important même des résultats obtenus sera sûrement l'accroissement de la sécurité contre les incendies ; les statistiques des compagnies d'assurances peuvent indiquer graphiquement toutes les sources de danger de cette nature, qui disparaîtront par suite du développement qui vient de vous être indiqué dans la production et l'emploi du courant électrique.

La diminution du prix du courant électrique augmentera forcément l'emploi de cette lumière, l'extérieur comme l'intérieur des édifices pourra être illuminé et éclairé à peu de frais et la lumière deviendra un mode nouveau de décoration. L'éclairage public ne sera plus limité aux rues et aux grandes voies, il pénétrera dans les ruelles et dans les passages. Le nombre des lampes pourra même s'accroître dans les rues à peu de frais, et bientôt la ville sera aussi brillante, aussi propre, aussi soignée dans la nuit qu'elle l'est en plein midi. C'est peut-être un tableau enchanteur trop ambitieux, mais rien n'empêche qu'il devienne prochainement une réalité.

Rien de tout cela ne doit nous étonner, car le progrès marche toujours sans jamais se lasser et, pendant que certains individus se voilent les yeux pour ne pas la voir, la science

Verse des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

René Ledieu

L'école n'est pas bonne si elle ne demeure à l'ombre de la sacristie... Aujourd'hui que toutes les idées sociales sont perverties, je regarde le curé comme un indispensable rectificateur des idées du peuple. — THIERS.

SOUHAITS

Respectueusement offert à Mlle G....

*L'existence te soit rose ;
Que tes yeux restent d'azur ;
Que jamais le malheur n'ose
Effleurer ton blanc front pur.*

*Que tes jours coulent sans peine,
Sans soucis. Que les amours
T'enivrent de leur haleine,
Aujourd'hui, demain, toujours.*

*Que tes nuits soient toutes pleines
Des songes du Paradis,
Que pour toi tissent les reines
De ces célestes parcs.*

*Que les anges sur ta route,
Sans compter sèment les fleurs.
Si tu sanglottes, écoute,
Leurs chants sécheront tes pleurs.*

*Du bonheur soit la maîtresse.
La chance soit ton laquais.
Que dans ton âme en détresse,
Tu ne dises pas : 'j'aimais.'*

ENVOI

*Le vent du Nord bien tristement se plaint
A ma fenêtre fermée.
Allez, souhaits, vœux de mon cœur trop plein,
Là-bas, vers ma bien-aimée.*

JACQUES SAULAIE.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS. 20 janvier 1897.

Tout à l'heure, passant devant l'église Saint-Germain-des-Prés, je suis entré et je suis allé vers la crèche de l'Enfant-Dieu. Et je veux vous raconter ce que j'ai vu là de touchant et de sublime.

Le petit Jésus, couché sur son lit de paille, sourit avec du ciel dans ses yeux, et il tend, vers ceux qui le visitent, ses mignons bras roses, alors qu'à la voûte de la grotte sont suspendues des étoiles d'or, moins brillantes, cependant, que celles qui scintillent éternellement là-haut.

Combien d'enfants sont venus voir ce Jésus au premier de l'an ! Combien de mères au cœur tendre se sont agenouillées pour prier avec toute leur âme !

Car, il y a là des portraits enveloppés, des cartes de visites, dont quelques-unes en deuil ; puis des lettres dont les enveloppes portent des suscriptions comme celle-ci : " Que les anges portent aux pieds de l'immortel Jésus cette lettre dans laquelle j'ai mis mon cœur." Ou bien : " A Jésus le puissant, de la part d'un enfant qui l'aime." Il y a encore des images saintes, des fleurs, des fleurs surtout : des gerbes de roses, des branches de lilas blancs, des bouquets de violettes, de jacinthes et de mimosas.

Donc, l'Enfant-Jésus a eu des étrennes, puisqu'il y a jusqu'à des boîtes de bonbons, aux saveurs roses ou bleues.

Quoi de plus touchant que de songer à la sublime piété de ces bambins, de ces enfants allant partager leurs étrennes avec l'auguste camarade couché sur de la paille, à la lueur fantomale des cierges de la sombre église !

Pendant que les enfants jetaient des fleurs, les mères mettaient leur carte de visite—la première de l'année— ; et, dans l'intimité des jeunes cœurs, s'imprimaient d'exquises choses où fleuriront plus tard des souvenirs doux, pleins d'émotion, parlant d'un pieux passé auréolant la figure d'une mère dont la chère mémoire ne pourra jamais s'effacer.

Voilà l'enseignement, plein de sentiment, qui semble se détacher de cette crèche recevant des visites, des cadeaux et surtout des fleurs parfumés de tendresse naïve.

Peut-être les petits, en songeant à leur amitié pour Jésus, se sentiraient-ils plus confiants, en l'avenir, plus remplis d'espérance en faisant leurs premiers pas

dans la mystérieuse route de l'existence—d'où on n'aperçoit pas toujours l'éternelle clarté des célestes étoiles !

Un froid humide et pénétrant, qui gèle, qui glace plus qu'un grand froid sec ; une absence de soleil, et là-haut un épais manteau gris aux tristes teintes, telle est la température de Paris depuis près de huit jours.

Mais les théâtres, toujours joyeux et amusants, les bals, les soirées musicales et toutes les gaies réunions de janvier, font oublier la peu riante température.

Samedi dernier, à la réunion de la Société Canadienne de Paris, il y avait beaucoup de compatriotes, comme d'habitude, d'ailleurs, et—preuve que l'on s'occupe de politique, même loin de la patrie—les uns parlèrent du résultat probable des futures élections provinciales, les autres, plus pratiques, discutèrent sur la médecine ou sur la peinture.

Et, en sortant du café Fleurus, chacun, boutonnant son pardessus pour refuser l'hospitalité à l'humidité, partit du côté de sa chambrette d'étudiant en fredonnant des chansons canadiennes ou parisiennes, d'une voix peut-être un peu fausse mais joyeuse, c'est sûr.

Pour finir, ma chronique ne serait pas complète si j'oubliais de vous parler de celui qui veut tant faire parler de lui, ou mieux, de sa bêtise.

Mahomet, qui voulait immortaliser sa mémoire, n'imaginait peut-être pas, même dans la lointaine postérité qui l'attendait pour applaudir son Coran, que Paris—la Ville-Lumière—verrait un jour un Français converti à ses lois, que dis-je, un député-médecin venir se laver les pieds dans la Seine à la saison où elle roule ses eaux les plus noires et les plus sales.

Alors, réjouissez-vous, cendres du prophète !

Oui, le Dr Grenier, député de Pontarlier, est maintenant un parfait mahométan, et, coiffé à la turc, il est la tête originalement sottée que vise tout journal gai.

L'un de ces derniers publiait hier :

Suivant sa douce habitude, M. Grenier prenait, hier soir, son bain de pieds dans la Seine. On a remarqué seulement que le député musulman, un peu échauffé par la discussion, avait soin de jeter dans la rivière, avant d'y faire trempe, un petit pot de moutarde.

Au moment où, sa baignade prise, il se faisait les ongles, nous l'abordons. Se levant aussitôt, il nous répond en versets dignes du Coran :

*Du lavabo puisqu'on me chasse,
Le soir venu d'un pas furtif,
Je vais dans la Seine qui rASSE
Tremper mon cor législatif.*

Les rois, jadis, avaient leur bouffon ; la République française a le sien, au sein même de son Parlement.

Paul-Émile Brunet

BIBLIOGRAPHIE

M. Léger Brousseau, imprimeur, à Québec, vient de publier une brochure de soixante-quatre pages, intitulée ; *Difficulté scolaire de Manitoba, par questions et réponses à la portée de tous.*

Sous la forme de plusieurs courts chapitres, résumant toutes les phases les plus notables de cette question, c'est un historique complet, fidèle et facile à comprendre de toute la discussion à ce propos.

Nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-H. D., Saint-Félix, Man.—Nous publierons votre sincère apologie de l'*Hiver*, dans un prochain numéro.

S. B., Saint-Laurent.—Malgré la forme très simple, la doctrine est excellente, et nous publierons.

J.-E. R., Québec.—Pas mal tournée, la chronique ; nous essaierons d'y faire justice.

LES FRÈRES

*Aux bois, aux monts, aux champs ! Viens fouiller les
chenils
Où l'amour et la faim aiguissent les dents blanches ;
Lis dans l'œil des vireneux, quand l'espoir des revanches
Grogne sournoisement dans les coins rembrunis.*

*Regarde les coucous rôder autour des nids,
Les mésanges en sang se chasser sous les branches,
Et le large taureau qui, fier, fonce ses hanches,
Déchire les gazons sous ses sabots jaunis.*

*Gnette, quand le grand bouc connu des bergeries,
Mène ses lents troupeaux d'épouses aux prairies,
Ecoute au fond des nuits bramer les cerfs jaloux.*

*Vois l'âpre fourmilère entasser ses conquêtes,
Tais-toi, prête l'oreille aux hurlements des loups,
Tu vas comprendre l'homme en connaissant les bêtes ?*

E. HARAUCCOURT.

PÈLERINAGE D'AMOUR

Illustrations de Edmond-J. Massicotte

I

—Monsieur veut-il qu'on allume ?..

—Tout-à-l'heure, Annette ; je vous préviendrai quand il le faudra...

La vieille domestique, quelques secondes encore, regarda son maître assis dans un fauteuil devant un feu de bois qu'il tisonnait, puis sortit doucement, murmurant :

—Comme monsieur est lugubre ce soir !

De fait, toute cette après-midi d'avril, Germain Noirmont, l'avocat distingué, l'avait passée là, sur ce fauteuil, devant cet âtre où le feu à présent mourait. Affaissé en une posture de lassitude, de longs instants ses paupières restaient closes ; et quand elles s'entr'ouvraient, un regard en coulait tout imprégné de la mélancolie d'un lointain et malheureux rêve. Jeune encore, — il n'avait dépassé que de quatre ans la trentaine, — son visage intelligent et fin portait le stigmate d'une douleur sourde qui le minait.

La notoriété ne lui arrivait-elle donc pas assez vite ! Enviait-il quelque confrère illustre ? Pourtant, une réputation déjà s'était faite autour de son nom ; il possédait une belle clientèle qui s'augmentait de jour en jour. Ce n'était donc point pour un semblable motif qu'il souffrait.

Se trouvait-il le héros de quelque intrigue tendre prête à mal tourner ? Non. Personne n'ignorait que Germain Noirmont n'avait pas de liaisons féminines. Tout au travail, un peu sauvage, vivant très seul avec sa vieille bonne, il repoussait systématiquement et refusait les invitations qui lui étaient faites. On disait même qu'au prétoire, sa voix chaude et sympathique, son éloquence simple et persuasive, jointes à sa tenue distinguée et à l'air mélancolique constamment empreint sur son visage, lui avaient valu de nombreux et ardents témoignages d'intérêt de la part de fort jolies personnes venues pour l'entendre ; mais il n'avait point répondu à ces sollicitations tendres et s'était dérobé.

Alors, en ce soir de printemps encore froid et blême, pendant que s'épandait l'obscurité comme une impalpable pluie de cendre noire, près de ce foyer où la braise agonisante se couvrait peu à peu de gris, à quoi pouvait songer cet homme jeune dont la vie est pu être toute de félicité et de plaisir ?

Il songeait au passé, à des choses lointaines, à des choses tristes. Il songeait que le sourire avait aussi autrefois paru sur ses lèvres, que de l'espérance avait illuminé ses regards, que de l'amour avait fleuri au fond de son cœur. Et il revivait les heures de jadis où, ses études finies, ses diplômes brillamment enlevés, il savourait, dans la réciprocité d'une tendresse honnête et douce, la joie suprême.

II

Elle était délicieuse comme son nom, Grazielle Sidal, l'enfant blonde aux yeux d'azur calme, aux

lèvres de fraîcheur et de pourpre, à laquelle il s'était fiancé.

Amour de sincérité et d'extase né dans les fleurs rêves bleus retombés, hélas ! d'un coup, les ailes cassées par la mort !

Il l'avait connue au pays natal, en un coin de province. Elle était la fille d'un des bons camarades de son père, commerçant retiré. Toute simple, mais adorable dans cette simplicité, elle était l'aînée de deux filles ; sa sœur Lucile, de dix ans plus jeune, promettait de lui ressembler beaucoup plus tard.

Tout de suite, dès que Germain et Grazielle s'étaient vus, ils s'étaient aimés passionnément, profondément et les parents, avertis, s'en étaient réjouis comme d'une union heureuse, promise aux félicités futures.

Mais le malheur, oiseau lugubre, avait surgi.

Un matin de mai, alors que sous le vent doux se courbaient les aubépines blanches et que des parfums vanillés s'essaimaient sur les plaines, Grazielle avait clos ses paupières pour ne plus jamais les rouvrir. Foudroyée par une fluxion de poitrine, elle était morte en plein songe, avec, à l'heure d'agonie, le trouble d'un effroyable cauchemar dans le bleu de myosotis de ses yeux. Elle était morte en murmurant à Germain éperdu, fou de douleur :

—Adieu ! ô vous que j'aime !

Puis, il avait encore lu dans son regard désolé une supplication muette :

—Vous resterez fidèle à notre amour, n'est-ce pas ?

Et il avait promis :

—A vous, oui ! à vous toujours !..

La terre s'était ouverte pour elle. Le soleil riait, les fleurs embaumaient, les massifs de lilas et les cyprès du cimetière étaient pleins de chants d'oiseaux et de voluptueux battements d'ailes. Des jeunes filles s'étaient avancées, portant un cercueil perdu sous des jonchées de roses. Un prêtre psalmodiant, des enfants de chœur, des gens en noir qui pleuraient, tenant à la main des cierges dont les flammes pâlotés clignotaient, restèrent là debout, longtemps. Le cercueil fut glissé dans le trou, sous les fleurs. La lu-

mière radieuse le caressa d'un dernier baiser, sous lequel il eut comme un dernier reflet. Puis, par pelletées lourdes, la terre retomba, par pelletées qui martelèrent, meurtrirent, broyèrent le cœur de Germain...

III

Dix ans avaient passé depuis.

Pour essayer d'atténuer sa peine, Germain Noirmont s'était adressé au travail ; peu à peu, sa valeur s'était affirmée, le renom lui était venu.

Mais il n'avait point trouvé l'oubli.

Il n'était jamais retourné au pays natal, craignant de trop souffrir. De temps en temps M. Sidal, le père de Grazielle, lui écrivait. Et, chaque année, le jour des morts, Germain envoyait là-bas une couronne de fleurs fraîches pour la tombe chérie, en témoignage de son éternel souvenir.

Et voici que ce soir l'envie lui venait de partir, de quitter Paris, de fuir en la rapidité d'un train, de regagner la petite ville où son amour avait éclos, où la fleur de cet amour était morte.

Brusquement, sa résolution fut prise.

Dès le lendemain, il mettrait son projet à exécution. Il lui semblait qu'il serait fort, qu'une cendre épaissie d'année en année sur la blessure ancienne en empêcherait la douleur de se raviver. Et, alors, il revivait un peu de la vie de jadis, respirerait le même air qu'il avait respiré avec l'aimée, emplirait encore ses yeux de la vision du coin de terre où elle reposait, et son cœur des lointaines ressouvenances ; puis il rentrerait après, sinon consolé, sinon tout à fait guéri, du moins plus calme, plus résigné...

IV

Dans le paysage d'avril, pareil à un décor de rêve avec les houppettes des pommiers poudrées de rose, avec les calices multicolores des fleurs éparées semblables à autant de cassolettes balançant leurs parfums, Germain s'avancait.

Le chemin qu'il suivait était encaissé entre des haies



GERMAIN NOIRMONT AVAIT PASSÉ L'APRÈS-MIDI SUR CE FAUTEUIL.—Page 676, col. 1.



INSTINCTIVEMENT, ILS SE PRIRENT LES MAINS. — Page 677, col. 2

vertes, sur lesquelles des insectes, ivres d'aromes, dansaient de vertigineuses sarabandes.

Des oiseaux chantaient partout.

Soudain, à un détour, la petite ville apparut au penchant du coteau.

Rien n'y était changé des choses familières. Les mêmes noyers en gardaient l'entrée ; le même clocher d'ardoises, gris-bleu, se dressait par-dessus les maisons voisines, à côté d'un sapin, presque noir, sur lequel s'abattaient des corneilles criardes. Les mêmes bruits de roues cahotantes montaient de la campagne. Et la maison aimée, la maison bien connue des Sidal, toute blanche derrière sa grille et les verdure entourantes, se perdait à demi, ainsi qu'aux printemps d'autrefois.

Germain s'arrêta un moment ; puis, au lieu de continuer son chemin, il prit à droite, à travers des pâtis, et contourna le village pour gagner le cimetière dressé tout en haut du coteau, au milieu des sapins.

C'était là qu'il voulait faire sa première visite.

Il y arriva, retrouva le coin où dormait Grazielle.

Sur le tertre, accrochées autour de la pierre tombale, étaient les couronnes envoyées, symboles des regrets, protestations contre l'oubli. Mais l'oubli, quand même ne serait point descendu là, car la tombe était entretenue avec soin. Une grille l'entourait, et sur la terre une main pieuse avait semé toutes les fleurs chères à la morte ; fraîches et rieuses, elles embaumaient.

Germain s'agenouilla, les yeux mouillés.

V

Dans l'allée, tout-à-coup, un bruit léger de pas le fit tressaillir.

Il leva la tête.—poussa un grand cri.

Un miracle d'amour venait-il de s'accomplir ? La fosse s'était-elle ouverte pour redonner sa proie, vivante ?

Dans une jeune fille qui s'avavançait, il croyait voir,—

oui, il voyait sa fiancée ! C'étaient la même taille, la même démarche gracieuse, le même visage aux mêmes yeux d'azur calme, aux mêmes lèvres purpurines ! Et c'était aussi—ou à peu près—la même couleur de robe qu'affectionnait particulièrement Grazielle !

La jeune fille parut surprise de rencontrer un étranger à genoux, là, devant cette tombe ; néanmoins, elle s'avança.

—Mon Dieu ! c'est elle !

Germain, debout, la regardait, et ce cri échappa à ses lèvres.

La jeune fille en fut effrayée.

Elle se recula, croyant être en présence d'un fou.

—Monsieur, qui êtes-vous ? demanda-t-elle : que voulez-vous ?

—Oh ! mademoiselle, n'ayez aucune crainte !

Il portait les mains à son cœur pour en comprimer les battements ; il ajouta :

—Permettez seulement de vous demander votre nom.

—Lucile Sidal.

C'était la sœur de la morte, grandie, devenue une belle jeune fille comme avait été Grazielle.

—Lucile ! murmura-t-elle. Et moi, je suis Germain Noirmont.

—Germain Noirmont, le fiancé de Grazielle ! Ah ! Il me semblait bien aussi que je vous avais vu déjà !... Mais il y a si longtemps !

Instinctivement, ils se prirent les mains.

—Vous l'aimez bien toujours ? questionna-t-elle.

—Oui, fit-il, toujours !

Puis, après un silence :

—Comme vous lui ressemblez ;

—Tout le monde me le dit.

Un moment encore, ils demeurèrent là, debout, à s'entretenir du passé, de la morte, des douleurs anciennes.

Lucile avait la même voix que Grazielle, et, en l'

coutant, Germain oubliait tout, se retrouvait sous le charme, revivait les sensations d'autrefois.

Puis, côte à côte, vers la petite ville, ils redescendirent, dans le grand parfum essaimé des vergers en fleurs.

VI

Dans la petite maison blanche de M. Sidal, Germain fut accueilli à bras ouverts,

Pour ne pas raviver sa douleur, on ne parla plus de la morte ; on s'entretint seulement du présent, des choses d'espérance, de l'été proche.

Du reste, la souffrance de Germain s'était accalmée. S'il sentait son cœur se serrer, il regardait Lucile. Et une détente, aussitôt, se produisait ; son angoisse fondait comme sous un baume divin.

Il ne pensait plus, il ne savait plus !

Les dix années de tortures s'évanouissaient lentement dans le creuset de l'oubli ; un voile tombait devant le passé, et sur ce voile se profilaient, en tableaux tendres, les roses du songe renaissant. Le regard de Lucile, quand il se rencontrait avec le sien, était chargé des tendresses de jadis ; son cœur allait vers Germain comme y était allé le cœur de Grazielle. Tout le bonheur qu'il croyait à jamais enfié, à jamais perdu, pouvait donc revenir !

Et pour cela, il n'avait qu'à dire un mot.

La fleur d'amour, un jour lointain, avait été fauchée devant ses pas. Elle renaissait à présent. Et elle était à lui ; elle s'ouvrait, enivrante, pour lui faire respirer les parfums de la vie.

VII

Avant que ne fût tombée la poudre de satin odorant des arbres fleuris, ils s'avouèrent leur tendresse.

Quand s'épanouirent les sanguinaires roses de juin, ils s'épousèrent.

Ils sont heureux.

PAUL ROUGET.

UNE TOUR DES MORTS AUX INDES

(Voir gravure)

A propos de la peste qui sévit si cruellement aux Indes en ce moment, on a raconté que les Parsis, qui forment une caste à part dans la population hindoue, avaient la coutume, quand un des leurs succombait, de porter son cadavre sur une tour où il était donné en pâture aux corbeaux.

Non loin de Bombay, sur la colline de Malabar, il y a six de ces tours, qu'on nomme "Tours du Silence."

Quand un cortège funèbre a gravi la colline sacrée, il s'arrête à trente mètres des murs, où se lit une inscription qu'on peut ainsi traduire : "Halte-là !" deux porteurs se détachent alors du groupe et introduisent le corps dans la tour où il est mis à nu et livré aux vautours.

"Nous sommes entrés nus dans le monde disent les Parsis, nous devons le quitter nus."

Deux heures après, il ne reste plus qu'un squelette qui est exposé aux rayons du soleil pendant quinze ou vingt jours ; puis, on le transporte dans le puits central de la tour, où les restes mortels de l'être humain doivent disparaître sans possibilité de souillure pour la terre, notre mère commune ; aussi, des conduits souterrains, remplis de charbon de bois, recueillent l'eau du ciel qui a été en contact avec ces dernières dépouilles et la laissent s'écouler dans des citernes dont le fond de sable perméable la rend filtrée et purifiée à la terre.

Chacune des tours est ouverte pendant six mois et fermée durant dix-huit. Au centre se trouve le puits, entouré d'une vaste plate-forme concentrique où les cadavres sont placés dans des trous oblongs creusés eux-mêmes sur trois rangs circulaires, le rang supérieur étant réservé aux hommes, l'intermédiaire aux femmes et l'inférieur aux enfants. Deux cent seize squelettes peuvent trouver place en même temps dans ces grandes tours, où ils tombent bientôt en poussière, sous l'action dissolvante de l'eau et de l'air.



M. HORMISDAS LAPORTE

M. L'ÉCHEVIN H. LAPORTE

A l'occasion de son élection par acclamation, comme échevin du quartier Centre, nous donnons aujourd'hui le portrait de l'un de nos concitoyens les plus distingués, M. Hormisdas Laporte.

M. Laporte est le fils de ses œuvres, hautement estimé de nos concitoyens anglais et français, en cette qualité de *self made man*, qu'on apprécie tant de nos jours.

Venu tout jeune de la campagne à Montréal, il débuta dans les emplois les plus modestes du monde industriel. Il s'adonna ensuite au commerce des épicereries en détail. Puis il fonda la maison d'épicereries en gros Laporte, Martin & Cie, laquelle a toujours marché de succès en succès.

M. Laporte a été président de la Chambre de Commerce du district de Montréal ; il est membre du *Board of Trade*, président du club Chapleau, vice-président du club Libéral-Conservateur, président de l'Alliance Nationale, société de bienfaisance et d'organisation nationale, etc.

La confiance générale de ses concitoyens vient de l'envoyer, par une élection à l'unanimité, représenter à l'Hôtel-de-Ville, le quartier commercial le plus important de la cité, le quartier Centre.

Il fera, au Conseil-de-Ville, honneur à sa race et à ses commettants.

LA PESTE AUX INDES

(Voir gravures)

Les ravages qu'exerce la peste aux Indes, préoccupent vivement les esprits, et l'on se demande avec terreur si ce fléau ne va pas couvrir de deuils et de ruines, l'ancien et le nouveau monde.

Sa marche des hauts plateaux de Yun-Nan, en Chine, où il se trouve à l'état endémique, a été constante. Malgré toutes les précautions, il descendit de ces plateaux qu'il décime depuis 1850, se jeta en 1894 sur Canton, où il faisait soixante mille victimes en quelques semaines, passa à Hong-Kong en 1895, gagna l'île de Haï Nan dans le golfe de Tonkin (mer de Chine), atteignit la ville de Macao sur la baie de Canton. L'an dernier, le fléau exerçait ses ravages dans

l'île de Formose, entre le grand Océan, la mer de Chine et la mer de Corée, pour arriver, à la fin de 1896, à Bombay, chef-lieu du gouvernement de l'Inde-Anglaise, immense contrée de près de deux millions sept cent mille milles carrés et comptant environ trois cent millions d'habitants.

La peste fit donc un trajet de 25 environ de latitude, ou 25 fois 25 lieues, depuis 1895. Elle peut remonter par la Perse, l'Arabie, passer l'isthme de Suez, débarquer en Europe. Ce n'est plus qu'une question d'heures, dès lors, pour nos contrées.

On a prétendu que l'un des grands moyens de propagation du fléau, qui s'étend par contagion et se communique par le toucher—ce qui est tout différent de l'épidémie—c'est l'établissement, par les Parsis, secte religieuse puissante des Indes, de leurs fameuses tours funéraires, dites *Tours du Silence*.

Les Parsis, très instruits, prenant aisément des Européens ce qui leur convient, répondent qu'en exposant leurs cadavres dans ces tours, où les vautours, en quelques instants, ne laissent qu'un squelette, ils observent beaucoup mieux les lois de l'hygiène que n'importe qui.—Telle est la défense des Parsis.—Mais, aujourd'hui, les vautours refusent de dévorer ces cadavres, dont les miasmes infectent l'air.

Les Parsis prétendent suivre exactement les préceptes de Zoroastre. Qui est Zoroastre ? Quand vivait-il ? D'où venait-il ? Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre jusqu'ici. On lui attribue la fondation de la religion des mages, ou *mazdéisme*. Les prêtres, ou mages, s'occupaient spécialement d'astronomie, d'astrologie, et d'autres sciences occultes leur donnant un pouvoir considérable sur les peuples ignorants et barbares de leurs pays.

A une époque très reculée, les Aryas, les plus anciens ancêtres connus de la famille Indo-européenne, émigrèrent, et une partie d'entre eux, chassant les Dasyous, dans la vallée de l'Indus, s'y établirent. C'est la période *védique*, dont parlent les hymnes du Rig-Véda, et à laquelle succéda la période *brahmanique*. Quatre siècles avant Jésus-Christ, le *bouddhisme* triompha du brahmanisme. Le bouddhisme fut fondé au cinquième siècle avant Jésus-Christ, par un guerrier hindou nommé *Gautama*. Cette religion consiste dans l'entier renoncement à soi-même, afin de ne point souffrir, et arriver à l'anéantissement complet.

Le bouddhisme compte actuellement plus de quatre cent millions d'adeptes.

Le Rig-Véda, collection d'hymnes écrites en sanscrit, donne une idée de la civilisation des Aryas de l'Inde.

Le Zend-Avesta se compose des livres sacrés des Mèdes et des Perses, et admet le *dualisme*, ou les deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Ahriman est le mauvais, qui, fatalement, d'après les Hindous, sera battu par Ormuz, le bon. Le Zend est la collection des livres attribués à Zoroastre, et dont se servent les Parsis.

Les Parsis sont prépondérants à Bombay, et sont en général très instruits, très larges d'idées : ils ont dû changer grandement à la religion de Bouddha, à celle de Brahma, tout autant qu'aux principes attribués à Zoroastre.

J. Picard

NOS GRAVURES

MONTCALM

Le portrait que nous donnons du glorieux vaincu des plaines d'Abraham nous semble d'accord avec d'autres qui ont été mis en circulation, mais il est évident que M. Woodville n'a pas soigné les yeux, il les a faits un peu ternes, tandis que Montcalm les avait étincelants.

Au moment où la bataille était la plus chaude, Montcalm chargeait à la tête de ses troupes, lorsqu'une

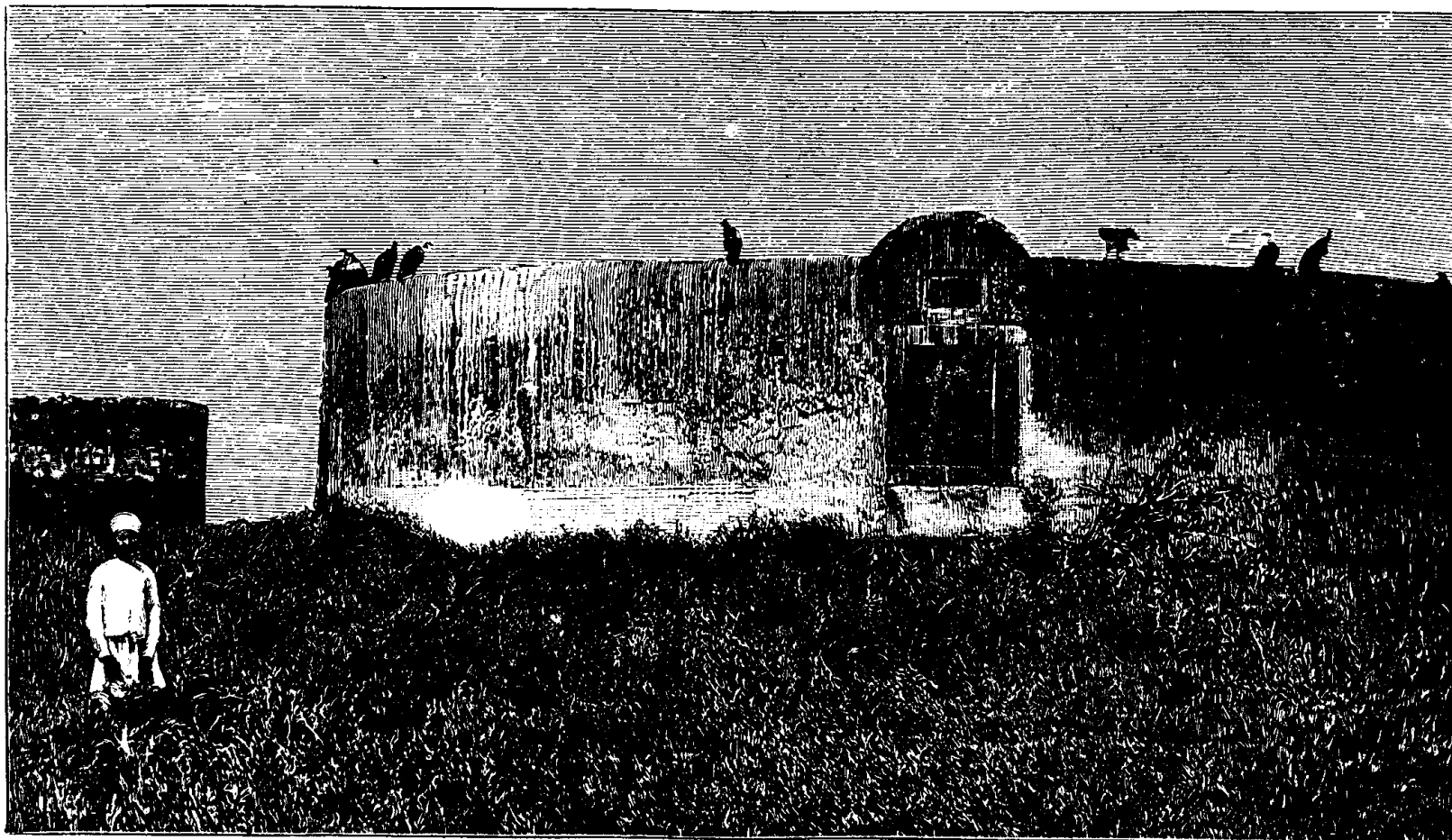


LE MARQUIS DE MONTCALM

balle lui fracassa le poignet. M. Woodville le représente en ce moment, la main gauche saisissant le bras droit et la canne placée sous le bras. L'histoire ne connaît pas cette canne. Montcalm, très lancé, entraînant son monde, combattait avec l'épée, comme un simple lieutenant, mais il était à cheval et cela supprime la canne. Le coup de feu qui lui traversa le corps une heure après, le força à rentrer en ville, toujours monté sur son cheval et soutenu par deux personnes.

LES ÉCOSSAIS A LA BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM

Lorsque, après une lutte de près d'une heure, l'armée française eût manifesté sa supériorité dans le tir, les grenadiers anglais reculèrent et le régiment écossais tâcha de répondre au feu à son tour mais les projectiles des troupes de Montcalm le décimaient. C'est alors que le colonel Fraser ordonna la charge, sabre



INDES ANGLAISES. — LA TOUR DES MORTS

au poing. Aussitôt, les montagnards jetèrent leurs fusils et se précipitèrent sur la ligne française qui plia, laissant la victoire aux "petites jupes," selon le terme à la mode de cette époque.

Les miliciens canadiens n'avaient pas de baïonnettes à leurs fusils et ne pouvaient par conséquent résister à l'arme blanche.

Le régiment des Frasers, dans lequel la famille du colonel Fraser comptait sept ou huit cents hommes tous apparentés avec elle, avait combattu à Culloden en 1746, à côté des Français, pour la cause du prince Edouard, mais ils considéraient que les Français les avaient trompés et que leur défaite en cette circonstance ne pouvait être attribuée qu'à la conduite de ces alliés. Va sans dire que, une fois George II maître incontesté du trône, il débada ces "rebelles," mais en 1758, Pitt qui cherchait partout des ennemis à la France, offrit aux Frasers de reconstituer leur régiment à condition d'aller prendre Québec. En moins de rien, les rangs furent remplis, et ce corps se mit en route. On sait comment il se comporta devant Louisbourg où il fit merveille. A Québec il se signala en premier ordre à la bataille des plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, mais à la bataille de Sainte-Foye, le 28 avril suivant, il fut écrasé par les troupes du chevalier de Lévis.

Après 1764, les "petites jupes" reçurent des terres aux environs de Québec et se marièrent avec des Canadiennes. La plupart de leurs descendants ne parlent plus anglais depuis longtemps.

LE GÉNÉRAL WOLFE A L'ANSE DU FOULON

Le haut terrain sur lequel est assise la ville de Québec se prolonge le long du fleuve, en remontant celui-ci, de manière qu'il y a seulement une grève assez étroite entre la côte et le Saint-Laurent. Par endroits, la côte, très roide, est ravinée, et ces rigolets servent de décharges aux eaux des Plainnes d'Abraham lorsqu'il pleut ou que les neiges fondent. L'une de ces ravines égoutte la terre de Spencer Grange, où réside sir James Lemoine, l'historien du vieux Québec, et, en arrivant au fleuve, elle échancre un peu le rivage, formant ainsi une baie qui se nomme l'Anse du Foulon. Il faut croire que, autrefois, il y avait en ce lieu un établissement ou machine à fouler les étoffes. Les Anglais l'appellent *Wolfe's Cove*.

Notre gravure montre plus de roches et de gros cailloux qu'il n'y en a maintenant, mais l'ensemble est resté le même que du temps de Wolfe. Un homme sans armes qui en fait l'ascension sans reprendre haleine, peut dire qu'il a bon pied, bon œil.

La nuit du 12 au 13 septembre 1759, une avant-garde de l'armée anglaise débarqua dans l'anse, et les soldats qui la composaient grimperent en silence par le lit du torrent, desséché en cette saison, jusqu'au poste français, placé au faite de la côte, et qu'ils surprisent d'emblée. Le général Wolfe passa à son tour, et l'armée suivit le même chemin. Il est probable que, une fois le poste français enlevé, les envahisseurs ont attaché des câbles aux arbres pour permettre au gros de leurs troupes de monter plus vite et plus aisément, afin de se former en bataille sur les plaines avant l'arrivée des soldats de Montcalm.

Les costumes de la gravure sont conformes à ceux du temps. La ressemblance de Wolfe avec ses autres portraits est à peu près nulle. Le général avait un tout petit menton rentré dans le cou et son nez mince, long, retroussé, achevait de lui donner la physionomie d'un renard. Il avait aussi l'œil plus intelligent que celui de la gravure. M. Woodville, le peintre de ce tableau, aurait dû copier tout simplement la tête de Wolfe dans la composition de Benjamin West, en omettant par exemple la teinte pâle de ce dernier, car les traits dessinés par West sont reconnus comme fidèles à la vérité.

ENVOLEE

A M. et Mme Alp. Demers.

On célébrait au ciel la belle fête de l'Immaculée Conception. La Reine des Anges, assise à la droite de son fils, recevait les hommages de toute la cour céleste. Chérubins et Séraphins, faisaient retentir les voûtes éternelles des louanges de Marie. Toute resplendissante de l'éclat de sa gloire, qu'elle était belle, l'Immaculée ! Mais un léger nuage flottait sur son front pur et Jésus, s'en apercevant, dit à sa divine Mère :

— "O ma bien-aimée ! un de vos protégés est-il en péril ? auriez-vous une grâce à solliciter ? Parlez, ma

mère, vous savez bien que je ne puis rien vous re-fuser."—

Personne ne put entendre le colloque qui s'ensuivit ; mais on dit que ce jour même, une enfant de douze ans, dont le corps chétif et débile renfermait une âme candide, ouït ce tendre appel de Marie.

— Mon enfant, tu souffres depuis longtemps et tes plaintes ont monté jusqu'au trône du Dieu de miséricorde. Si tu le veux, dans quelques jours, le doux Jésus, mettra un terme à tes souffrances et tu viendras occuper la place qu'il t'a préparée, au milieu des anges, tes frères, pour jouir à jamais d'un bonheur sans mélange.

Un tendre sourire fut la seule réponse de la petite fille. Pendant toute cette journée, elle, habituellement sombre et morose, fut d'une gaieté et d'un entrain charmants. Le soir elle tomba gravement malade et, le dimanche suivant, fête de Sainte-Lucie, vierge et martyre, Irène, la jeune malade, s'éteignit paisiblement, entourée de sa famille en pleurs.

Celle que l'on appelle avec bonheur la "santé des malades," s'est hâtée de venir chercher sa protégée, afin que les chœurs des anges puissent lui apprendre les hymnes mélodieuses qu'ils font entendre à l'Éternel.

MARIE AYMONG.

AUTOUR DE LA CUISINE

Riz à l'indienne.—Faites crever un litre de riz dans du lait, avec sucre ; bien beurrer ; ajouter quatre ou cinq gouttes d'essence de menthe anglaise, et faire gratiner au four.

Croquettes de maïs.—Faites à l'eau une bouillie épaisse de farine de maïs, laissez refroidir, et le lendemain coupez cette bouillie en morceaux et faites frire dans une friture composée de graisse ; sucez et servez très chaud.

Moyen de donner au canard domestique le goût du canard sauvage.—Mettez trois feuilles de sauge dans l'intérieur du canard aussitôt qu'il sera tué, les chasseurs eux-même se méprendront.



LA BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM (1759). - Le général Wolfe escaladant les plaines d'Abraham



LA BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM (1759). -- Le colonel Fraser commandant la charge à ses Highlanders

APPEL DIVIN

A ma jeune amie Alexina.

« Je vous remercie de m'avoir tendrement aimée. Je m'en vais vers l'Époux qui m'attend. Je lui suis profondément reconnaissante de la vocation sublime que j'ai choisie. Je ne vous reverrai plus, mais puisque vous pleurez, puisque vous me chérissez, je prierai pour vous... »

La scène qui suivit, pleine de douces effusions, n'est pas de celles qui se décrivent... Le souvenir reste vivace, les réflexions profondes et les cœurs endeuillés des parents, des amis, finissent par comprendre qu'une âme qui se donne à Dieu, a découvert à temps que la jeunesse est une heure dans le monde, et que ceux qui la Lui consacrent en jouissent éternellement. C'est pourquoi, ma chère Alexina, je veux vous féliciter.

Oh ! que vous avez bien vu les choses, et que c'est beau d'avoir ainsi des ailes toujours étendues au-dessus des amertumes de la vie ! Vous vous donnez à Dieu, en regardant l'éternité ! Vous voyez que la terre est un pèlerinage, et vous prenez le meilleur chemin pour arriver au terme avec des ailes gonflées d'un vent du ciel et une âme débordant de cantiques ! Vous vous hâtez d'aller vers la véritable patrie, emportant des rivages de la jeunesse plus d'une image et d'un souvenir, qu'avec raison vous espérez y voir revivre ! Vous êtes certaine que Dieu, l'amour immense, inondant, éternel, vous gardera dans le ciel tout ce que vous avez aimé sur la terre ! Oh ! que c'est beau et, si vous ne le saviez déjà, comme je vous le dirais, que vous prenez aussi le meilleur moyen d'être heureuse ici-bas...

Le monde appelle votre dévouement et votre sacrifice une séparation. Il se trompe ; c'est une union. Oui, vous vous séparez de ce qu'il a de légèreté, d'oubli et de mensonge, mais vous vous liez d'une manière plus étroite à ce qu'il a de beau et de bon.

Vous rappelez-vous les paroles d'un Père Rédempteur que vous vîtes, une fois, dans mon journal. Admirables conseils qui, mis en pratique, font découvrir des horizons immenses et des abîmes célestes dans la joie. Car le cœur, plein d'illusion et de tendresse contenues par la prière, est comme un volcan ; et s'il vient une occasion où il fait à Dieu un déploiement extraordinaire de ferveur et d'ardeur, alors il s'ouvre avec une force qu'on ne lui connaissait pas et se répand en une mer de consolation et de bonheur. « Le cœur à qui l'on impose silence se trouve justement dans son élément, » disait un grand auteur ; il aime d'un amour qui l'agrandit, l'élève et le calme. Oh ! vous savez comme on écoute alors avec bonheur les quelques échos du ciel, qui passent auprès de nous, comme on regarde avec extase les reflets d'un monde plus heureux. Comme un coucher de soleil, une brise qui chante, un nuage qui passe, une fleur, un gazouillis d'oiseau, une harmonie, une étoile qui luit à notre fenêtre, comme tout cela ravit, émeut, transporte et fait glisser une larme au fond du cœur, larme de bonheur et de contentement... Mais ce sont des choses que vous savez aussi bien que moi. Taisons-nous donc, puisque ces évocations ne sont bonnes qu'à faire rêver et que, dans ces circonstances qui font une marque au livre de la vie, on est toujours assez porté à la rêverie.

La délicatesse, la sensibilité de votre cœur vous dit tout bas, peut-être, que votre sacrifice est trop grand pour être compris... C'est une erreur, une illusion que la nature a mise dans bien des cœurs... et qu'elle a pu mettre dans le vôtre. Ne vous y arrêtez pas. Ceux qui ont déjà fait le sacrifice vous comprennent parfaitement.

Ils savent qu'une âme trop grande et trop aimante n'a pas sa place dans le siècle, que pour remplir un abîme il ne faut pas un peu de fausse amitié, mais quelque chose de cette immensité aimante qui prend sa source dans le cœur de Dieu. Le cœur d'une mère, ce vase que Dieu fit profond, de peur que l'amour ne le brisât, vous comprend. Enfin, si vous craignez encore le défaut de pénétration de ces deux classes d'être, il est un cœur qui pénètre jusqu'aux mystères les plus

secrets de l'âme ; un cœur qui lit nos plus intimes pensées, c'est le cœur de Dieu ; Dieu vous comprend. Au revoir dans le ciel, si le temps ne nous ramène plus à un même rivage !

Fauville

UN DRAME EN BALLON

— Lâchez tout !

Pour crier son commandement d'une voix plus retentissante, l'homme s'était retourné à demi, les deux mains solidement campées sur la barre du trapèze, qu'il étreignait nerveusement.

Et tandis que, plein de majesté, l'aérostat filait vers la nue, le soleil radieux faisait étinceler les paillettes de son costume, l'enveloppant d'un nimbe doré, le piquetant de scintillements fulgurants.

Les braves enthousiastes, les vivats passionnés de la foule immense montèrent, clamour titanique, accompagnant l'artiste dans son ascension, pendant qu'en des gestes gracieux et mesurés, avec des flexions de reins aisées et agiles, il se suspendait, la tête en bas, les bras allongés de tout leur long vers la terre, retenu seulement par les jambes repliées.

Le ballon s'élevait avec rapidité, suivant une ligne verticale. L'homme continuait ses évolutions, faisant le tourniquet après un rétablissement, se balançant tranquille, dans une position ou dans une autre, aussi calme d'esprit que s'il eût travaillé dans son cirque habituel.

Au-dessous de lui, bien bas, à une profondeur effrayante, mille mètres peut-être ! les spectateurs apparaissaient gros comme des fourmis émaillant des taches claires de leurs figures tournées vers le ciel, le fond noir des vêtements dont l'épaisseur était si dense qu'on n'en voyait plus le sol. A gauche, la Seine, verte et transparente, s'irradiait aux rayons de l'astre du jour, semblable à un ruban d'argent criblé de diamants, alors que, directement sous lui, la coupole du dôme des Invalides s'écrasait comme une bête accroupie, monstrueuse, caparçonnée d'or.

Cette journée de 14 juillet était splendide ! Un monde fou s'était, dès midi, entassé sur l'Esplanade, d'où un ballon, l'*Audacieux*, devait partir à trois heures précises, emportant dans sa nacelle Régina, l'écuyère de l'Hippodrome, et son fils, âgé de quatre ans. Son mari, Ferragus, le célèbre gymnasiarque, suspendu à un trapèze arrimé à cinq mètres au-dessous du panier d'osier, devait exécuter les numéros les plus brillants de son répertoire.

La recette avait été considérable, le gonflement heureux, et, comme si elle eût voulu favoriser l'*Audacieux*, la brise s'était faite insaisissable.

Le ballon avait atteint une altitude de quinze cents mètres ; à cette hauteur, les cris et les applaudissements ne se percevaient plus, on n'entendait que les craquements de l'enveloppe de l'aérostat, dont le taffetas gommé se dilatait sous la chaleur solaire.

Une tête brune, aux cheveux bouclés, se penchait par-dessus la nacelle :

— Assez ! Pierre, fit une voix de femme, remonte, il est temps !

Ferragus, suspendu par les mains, eut un claquement des lèvres simulant un baiser :

— Tiens ! pour toi, ma Régina ! dit-il. Prépare tout, me voici.

La femme s'était retournée, furetant à ses pieds, non sans jeter un regard sur son enfant émerveillé qui, le nez collé aux parois d'osier, regardait le panorama par les interstices.

Un cri d'appel lamentable, déchirant, la fit se redresser, terrifiée :

— Une crampe ! Régina ! à moi ! Je vais lâcher !

Ferragus, la face convulsée, la tête renversée en arrière, les doigts crispés sur la barre du trapèze, se laissait aller comme une loque au souffle du vent.

D'un coup d'œil l'écuyère comprit tout.

— Courage ! s'écria-t-elle, tiens seulement une seconde.

Mais la malheureuse, à demi morte d'angoisse, s'empêtrait dans les filins et les drisses sans pouvoir les détacher. Elle tenta d'arracher un cordage enroulé, elle n'arriva qu'à s'écarter les ongles.

— Régina ! je meurs ! Ma femme ! au secours ! râla l'artiste.

— Georges ! fit la mère d'une voix rauque, à genoux ! Ta prière pour papa, qui va mourir !

Le bambin, effrayé, se signa et joignit ses petites mains.

Elle eut un sursaut d'une joie effrayante : à ses pieds, solidement fixée par le goulot à un grelin gros comme le doigt, une bouteille de Feuillantine (1), toute débouchée, était préparée pour servir de cordial au gymnasiarque pendant son exercice. En un instant elle fut attachée à l'un des rebords d'osier et filée précautionneusement jusqu'à la hauteur de l'infortuné.

— Tes jambes ! à cheval sur la bouteille ! Pierre ! entends-tu ?

Ferragus, les yeux hors de la tête, le masque hideusement congestionné, obéit instinctivement. On entendait la respiration sifflante sortir de sa poitrine comme un râle d'agonie.

La petite voix argentine de l'enfant psalmodiait doucement :

« Je vous salue Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ! »

— Est-ce que ça va, Pierre ? pleura la femme.

L'artiste ne répondit pas. Soulagé maintenant, se reposant sur le corps ventru de la bouteille, il reprénait haleine.

— Je suis sauvé ! dit-il au bout d'un instant, d'une voix creuse, mais j'ai les membres brisés. Hisse doucement, je me guiderai sur la corde du trapèze.

Quelques secondes plus tard, il enjambait le rebord de la nacelle, au moment même où son enfant achevait la Salutation angélique. D'un geste, il attira vers lui les deux têtes si chères, pendant que de grosses larmes roulaient dans ses yeux :

(1) La Feuillantine, liqueur digestive, fabriquée suivant la formule des anciens religieux feuillants du monastère de Limoges.

SITUATION EMBARRASSÉE



Baptiste ! Je voudrais bien que vous ne vous pochiez pas et m'êtes jours que m...oi !... Qui est-ce qui va nous faire le thé à présent ???...

—La bonne Vierge t'a exaucé, mon petit ange, fit-il, tu as été bien près de devenir orphelin.

Quand Régina releva les yeux, elle eut comme une secousse électrique : Ferragus avait les cheveux tout blancs !

H. BRINVÉ.

THÉÂTRES

La pièce qui est donnée, cette semaine, au Théâtre Français, a été rarement vue à Montréal et il est certain, dès aujourd'hui, que son succès sera éclatant. C'est le grand roman de Ouida, Moth, mis en scène par Henry Hamilton. Tous ceux qui ont lu le livre savent à quoi s'en tenir sur la brillante imagination et la puissance dramatique de l'auteur. Mlle Beryl Hope jouera le principal rôle avec M. King. Les principales scènes se passent en France et en Pologne. La compagnie qui fait les délices de tous les habitués du Théâtre Français depuis des mois se taillera certainement un nouveau succès dans cette nouvelle interprétation. Dans le vaudeville, nous voyons Press Eldridge, un des meilleurs ménestrels de toute l'Amérique, qui n'a consenti qu'exceptionnellement à venir à Montréal, car il est presque constamment retenu à New-York. Citons aussi Joe Hardman, Anna Laughlin et Mulvey et Suman, danseurs.

La *French Folly Co.* qui donne, cette semaine, des représentations au Théâtre Royal, est l'une des plus fortes attractions de la saison. Lorsque les directeurs ont lancé cette compagnie, au commencement de la saison, ils ont fait tout leur possible pour en faire une organisation de première classe. Ils ont admirablement réussi et ils ont certainement été récompensés, car, dans toutes les villes où ils ont passé, les recettes ont été superbes. La représentation commence par une comédie intitulée : *A Gold and Silver reception*. Les décors scéniques et les costumes sont splendides, et les chœurs excellents. On donne une imitation du fameux diner Seeley, tel que donné au restaurant Sherry, à New-York.

UN TOUR DE CARTES

Voici un jeu de cartes qui, chacun peut s'en convaincre, n'est nullement préparé. J'enlève deux cartes. Voulez-vous les tenir, monsieur ? Bien. Je ne touche plus à rien. Voici, sur la table, le reste du jeu. Placez-y vous-même les deux cartes. Couvrez le tout d'un journal ou d'un mouchoir. Maintenant, il me suffira de prononcer quelques mots magiques et de faire une projection fluïdique de ma volonté pour que les deux cartes, que vous avez placées séparément et au hasard, se retrouvent réunies sous le jeu.

C'est fait. Veuillez regarder les deux dernières cartes.

Presque toujours, la personne dira : " En effet " et se mettra la tête à la torture pour deviner le mystère.

Dévoilons-le. Les deux cartes que vous sortez, comme par hasard, devront être de celles qui ne frappent pas trop l'attention : sept de carreau et huit de cœur, par exemple. Tandis que vous les sortez, vous disposez sous le jeu, de façon qu'on ne la remarque pas, le huit de cœur et le sept de carreau.

Si vous êtes assez habile pour noyer votre adversaire de paroles, vous serez surpris de la facilité avec laquelle il les acceptera comme identiques aux premières cartes qu'il trouvera sous le jeu. Ce petit truc si innocent réussit extraordinairement, mais ne le recommencez pas trop coup sur coup : par trop d'usage, il s'évente.

Un gendre trop aimable.

—Elle est forte, celle-là ! Vous allez avec votre femme faire un voyage d'agrément en Italie, et vous emmenez votre belle-mère !

— Mon cher, elle répétait à chaque instant : " Voir Naples et mourir ! " Je l'ai prise au mot !...



Jardin des Enfants



LES CONSOLATRICES

*Bébé rayonne : il voit finir
Plus tôt sa leçon de grammaire !
C'est qu'une dame doit venir,
On lui dit : " C'est une grand'mère."*

*Elle caresse ces trésors,
Les yeux câlins, les boucles folles ;
L'enfant de murmurer alors :
" Tes grand'mère... Donc tu consoles ?"*

*—Que veux-tu dire par ceci ?"
A répliqua la vieille dame
Dont le visage est éclairci
Par un tendre sourire d'âme.*

*Et l'enfant a clos ce discours
Par une profonde parole :
" Les mamans, ça gronde toujours,
Mais les grand'mères, ça console ?"*

CHARLES FUSTER.

COSTUMES D'ENFANTS

(Voir gravures)

Tout en écrivant pour vous, mes petits enfants chéris, nous nous adressons aussi à vos bonnes mamans.

Voyez ! pour vous faire beaux, afin de mieux faire ressortir les grâces dont le Bon Dieu pare l'enfance, comme il pare la fleur des champs en entourant sa corolle d'un calice toujours assorti, votre journal expose la manière de vous faire les deux jolis costumes que vous voyez. Non seulement c'est bien frais, mais c'est tout nouveau.

Puissent vos âmes être parées, à leur tour, de tant

de piété, de tant de beauté, que, simplement en vous apercevant, tout le monde s'écrie : " Qu'ils sont bons !... qu'ils sont gracieux ! "

Petite fille de cinq ans.—Blouse en lainage bleu ciel flottante ; devant formé par une large bande plate brodée en travers ; col étole en tulle brodé ; manches plates avec une cocarde en ballon sur le haut. Bas et souliers noirs.

Petit garçon de six ans.—Blouse en drap vert amiral russe, boutonnée et ceinture de cuir ; manches plates, grand col de lingerie brodée, culottes courtes bouffantes, hautes bottines boutonnées.

TOM ET TOTO

Toto est un tout petit garçon, Tom est un bon gros chien, qui dépasse Toto de toute la tête.

Tom et Toto sont ordinairement amis.

Mais, hier, Tom, en se retournant, sans le vouloir, a poussé Toto, et celui-ci est tombé en poussant de grands cris.

Alors le papa de Toto est arrivé, il a relevé son petit garçon et lui a dit :

—Le méchant Tom, qui a fait tomber Toto ! bats-le, Toto, le méchant Tom !

Et, de ses petites mains Toto se mit à battre Tom, qui, du reste, ne paraissait pas s'en apercevoir.

Est-ce bien, mes chers enfants, ce qu'a dit le père de Toto ?

Est-ce bien ce qu'a fait Toto ?

Pierre.—Quoique c'est qu'un zèbre !

Jean.—Un zèbre, grosse bête, c'est un pony qu'à des aileçons barrés.



COSTUMES D'ENFANTS

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

—Ne vous a-t-on point dit que je suis méchante ? demanda Jeanne.

—On me l'a dit, fit Catherine.

—Et cependant vous n'hésitez pas ?

—Il est bien aisé de dire, en parlant de quelqu'un : " C'est un méchant homme ! c'est une mauvaise femme ! " Sait-on de quelles angoisses sont faites ces méchancetés-là ? D'ailleurs, je connais le pays, allez ! Les voisines ont ri en apprenant que votre mari vous délaissait ; elles ont ri, vous sachant battue ; elles ont ri encore en voyant que vous étiez abandonnée. . . . Et vous avez cru soulager vos regrets en vous vengeant. Blessée, vous avez piqué et mordu. Venin pour venin, douleur pour douleur. Vous dévoiliez malignement la légèreté d'une fille, vous dénonciez les dettes d'un ménage. Nulle, plus que vous, ne savait les scènes douloureuses des intérieurs troublés. A la rivière, autrefois, n'avait-on pas ri de vos larmes, et chanté quand vous pleuriez ? Mais, si une femme plus à plaindre que vous, si une mère dont le cœur garde une plaie vous offre une place à son foyer, une part de labeur, un gain suffisant, loin d'être méchante à son égard, vous deviendrez bonne et dévouée.

—Je ne crois pas, fit Jeanne, j'ai trop souffert.

—Dans tous les cas, vous m'aimez si vous le pouvez : rien ne vous y obligera ; acceptez-vous ma proposition ?

—Oui, répondit Jeanne.

—Demain matin nous irons à la rivière.

—Qui prendrez-vous pour repasser le linge ?

—Mélisse.

—Cette affreuse bossue ?

—Oui, cette fille qui se montra angélique pour sa mère pendant les cinq ans que dura sa maladie, et qui trouve à peine de l'occupation, parce qu'elle est trop laide.

—A demain, dit Jeanne. Vers sept heures vous me trouverez à la rivière.

La future maîtresse blanchisseuse alla trouver Mélisse.

C'était en effet une triste et malingre créature que cette jeune fille. Elle habitait une petite chambre très propre, dont la fenêtre s'ouvrait sur la campagne. Le ruban sinueux de la Marne courait à travers la vallée, tandis que les bois s'échelonnant sur la colline apportaient les tons variés de leurs feuillages.

En été, des pots de fleurs éclatantes y mettaient une note de gaieté. En hiver, elle les rentrait, les soignait avec zèle. Un oiseau chantait dans une cage, quelques livres placés sur une étagère prouvaient qu'elle aimait les distractions intelligentes. Parfois, mais seulement quand elle croyait n'être point entendue, Mélisse chantait d'une voix charmante, une de ces voix qui valent une fortune, des chansons populaires, renfermant une grâce touchante. Économe et rangée, Mélisse réalisait des économies. En voyant entrer Catherine, elle alla vers elle, la main tendue.

—Mon Dieu ! demanda-t-elle, ce second malheur est-il donc vrai ?

—Oui, Mélisse, et je demande au Ciel du courage. Il m'en faut tant, voyez-vous, pour ne point m'abandonner à mon chagrin. Aussi, je me jette dans la besogne pour nourrir tout le petit monde, et penser le moins possible. . . . Pensez donc. . . . Jean avec deux balles dans la poitrine. . . . Et l'enfant, blessé, volé, conduit Dieu sait où. . . . Non ! non ! il ne faut pas que je pense, il faut que je travaille. . . . Et je travaillerai pour ceux que Dieu m'a laissés.

Mélisse embrassa chaleureusement Catherine.

A peine connut-on, dans la ville et dans le village, les projets de la veuve, que chacun s'ingénia à l'aider. Pendant deux jours, les cadeaux discrets affluèrent dans sa maison. Fourneau pour le charbon, fers à repasser, fers à tuyauter, polonais de grosseurs diverses : puis ce furent les barres de savon sec, veiné de rouge et de blanc comme des blocs de marbre ; des boules d'indigo ; des bouteilles d'eau de javel. Un cuvier immense lui fut envoyé par le tonnelier de La Ferté, et le plus riche propriétaire du pays lui fit adresser une machine à cylindrer, tandis qu'une lessiveuse américaine arrivait de Paris. A cette grande infortune qui ne demandait rien, chacun s'empressait d'offrir, et comme la veuve sentait monter à ses yeux des larmes de surprise et de reconnaissance. . . .

—Catherine, lui dit le père Sabretache, ne vous étonnez point de

ce qui vous arrive ; autant la mendicité pleurarde, prétextant souvent de fausses misères, semble à tous répulsive, autant chacun prend part à un immense malheur. D'ailleurs, qui donc verrait sans attendrissement les dix enfants qui vous restent, couvée de poussins affamés pour qui vous donneriez la dernière goutte de votre sang ? Les grandes familles intéressent toujours les gens de cœur. Vous porterez éternellement le deuil de Jean, mais toutes les consolations qu'une mère peut attendre, vous les trouverez dans vos enfants. Il ne faut point le leur dire, dans la crainte de leur donner de l'orgueil, mais chacun les admire ici. Le maître de forge cite François comme un modèle ; Devor, le menuisier, ne tarit plus quand il fait l'éloge de Pierre. Quant à Julien, c'est, voyez-vous, un grand malheur de laisser un pareil enfant dans une tuilerie, exercer l'état de manœuvre.

—Je le crois bien, père Sabretache. Mais, voyez-vous, je ne sais pas le premier jour comment tourneraient les affaires pour moi. Qui aurait pu me prédire que ma blanchisserie se monterait comme par enchantement, et que toutes les dames de la ville me confieraient leur linge ? Ensuite, le malheur qui s'abattait sur la maison rendait nécessaire le courage de tous. Je devais aller au fond du cœur de chacun afin de mesurer leur bonté comme leur énergie. Pas un d'entre eux n'est resté au-dessous de tâche, non, pas un ! Aussi, je vous le jure, il me serait impossible de choisir entre eux. Je les aime tous d'un amour égal !

Elle s'arrêta, comprenant qu'elle disait un mensonge.

—D'un égal amour ! ce n'est pas vrai ! ce n'est pas possible, Sabretache ; malgré moi, en voyant Georges, je me souviens de l'enfant perdu, et je le sens, Georges ne sera plus que toléré dans la famille.

—Cela est dur, Catherine, bien dur.

—Je ne le nie point, mais qu'y faire ? il me semble que Jacob devait regarder ses fils comme je regarde Georges. . . . Joseph venait d'être vendu, Claudin a été volé.

—Oui, c'est injuste, Catherine, car enfin, il n'y a point dans ce malheur de la faute du pauvre petit. N'avez-vous pas maintes fois entendu raconter que les bohémiens font trafic d'enfants ? Pas un endroit dont ils ne soient chassés, dans la crainte d'un crime de ce genre. Ces bohémiens ont traversé la forêt. . . . Non seulement vous avez trouvé la bague de cuivre d'une des femmes, mais encore, en faisant une battue pour mettre la main sur Loup-Cervier, nous avons découvert une cachette dans laquelle une partie de la bande a campé ! Des vestiges de feu, des lits de feuilles sèches, des poignées de poils bruns et blancs provenant de la fourrure des deux ours nous ont mis de nouveau sur la trace ; mais une foire à laquelle se rendent tous les saltimbanques de France avait lieu à quelque temps de là, et dans la foule de ces coquins de toute espèce, il ne sera sans doute guère possible de découvrir ceux qui ont volé Claudin. Cependant, une chose doit vous consoler : votre fils est intelligent pour son âge ; il connaît et son nom et celui du pays qu'il habite. Elevé par vous, il prendra en haine le genre d'existence des gueux qui l'ont volé, et il s'évadera. . . .

—Et quand ce serait ? Où se trouvera-t-il quand il rompra sa chaîne ? N'aura-t-on point sinon gâté, du moins troublé son âme ? Et puis, le pauvre petit sera tout seul, sans pain, sans argent, vêtu en mendiant, sinon en saltimbanque. Inspirera-t-il grande confiance à ceux qu'il rencontrera sur les routes ? . . .

—Non, sans doute, on l'arrêtera. . . .

—Vous voyez bien.

—On le mettra en prison.

—En prison, Claudin !

—Ce sera un bonheur.

—Comment cela ? père Sabretache !

—On l'interrogera, il racontera son histoire ; le parquet se sentira touché de compassion, et un beau jour, de brigade en brigade Claudin vous sera ramené par un brave homme comme le brigadier Géromé.

Ces promesses, ces idées de retour lointain calmaient les regrets de Catherine. Alors, pour mériter du Ciel le miracle qu'elle implorait, la veuve prodiguait ses soins à Néra. Celle-ci, bien qu'elle conservât une tristesse au-dessus de son âge, se montrait reconnaissante des soins de Catherine. Sa santé s'améliorait. Une nourriture substantielle, une vie régulière, le voisinage d'enfants de son âge, aidèrent à son rétablissement. Des couleurs faibles avivèrent le ton brun de ses joues. Ses petites jambes, qu'ankylosait l'habitude de rester dans l'espèce de berceau que portait Mathia sur ses épaules, commencèrent à se fortifier. Elle se traîna d'abord un peu, ensuite elle marcha, enfin elle courut, Marie et Louise s'attachèrent très vite à la petite bohémienne. Une seule enfant lui témoigna une répulsion craintive : la jumelle. Il semblait à Claudine qu'on avait livré son frère en échange de cette moricaude. Elle la fuyait et repoussait ses avances avec une persistance prouvant une volonté déterminée. Vincent, au contraire, paraissait l'avoir adoptée. Quant à Nichette, elle lui tendait les bras avec une confiance naïve. Toutes deux s'entendaient à merveille. L'une ne parlait point encore ; l'autre ne savait que la langue des Tziganes. Cependant elle faisait des progrès et connaissait déjà bon

PAGE MANQUANTE

PAGE MANQUANTE

SUCCES IMMEDIAT

Les personnes qui souffrent d'affections des voies respiratoires, de maux de gorge, d'enrouement, de rhumes, de bronchites, trouveront un soulagement immédiat en prenant quelques cuillerées de *Baume Rhumal*. Le succès est immédiat.

CHOSSES ET AUTRES

—La moitié de la terre cultivable au Japon est consacrée à la culture du riz.

—Le nombre des Hindous qui souffrent de la famine est de 60,000,000.

—Le gouvernement fédéral a réalisé \$35,000 sur le travail des forçats du pénitencier de Kingston, l'année dernière.

—Au Japon, il n'y a pas de vieilles filles. Quand une femme est parvenue à un certain âge, si elle n'est pas encore mariée, les autorités lui choisissent un mari, qu'elle doit épouser.

PAS UN SEUL

De tous les remèdes préconisés contre les rhumes, la toux, la grippe et la bronchite, il n'y en a pas un seul qui ait accompli autant de guérisons que le *Baume Rhumal*.

—Le roi des Belges, en excursion, entra dans une ferme et demanda un verre de lait. Il se mit aussitôt à converser en anglais avec un de ses amis. Pendant que le roi buvait, la fermière, s'adressant à son mari, lui dit en flamand : "Je serais curieuse de savoir ce que cet Anglais au long nez va payer." "Permettez-moi, dit le roi en flamand, en lui tendant une pièce de 5 francs à son effigie, de vous offrir le portrait de l'Anglais au long nez." On n'est pas plus spirituel !

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 janvier : Correspondance, G. Sand et l'abbé Rochet ; Le duc de Reichsdorf, A. ; Trois alertes, P. Hamelle ; Voyage au Maroni ! Marie, amour de village, Ant. Albalat ; La formation des Etats-Unis, P. de Coubertin ; La bourgeoisie en danger, A. Elbert ; La faillite de la Brunetière, G. Téry ; Les rois frères, Jacquemont ; Un travailleur au travail, J. Fache ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La Quinzaine : Décentralisation ; Les provinces ; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Etranger, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport.

Abonnement pour le Canada : Un an, 62 francs ; 6 mois, 32 fr. ; 3 mois, 17 fr. Bureau : 27, rue de Richelieu, Paris.

BON A SAVOIR

On guérit un rhume même opiniâtre en prenant du *Baume Rhumal*. D'autres remèdes ont été employés dans les mêmes cas, et ils n'ont pas donné de résultats satisfaisants. Le *Baume Rhumal* soulage dès la première dose ; il guérit toujours.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuivi par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en allemand, français ou anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. — W. A. NOYES, 220, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

LA MEILLEURE
Médecine de Famille

Qu'elle ait jamais connue. Lettre de louanges d'une dame de New York sur les

Pilules d'Ayer.

"Je prends les Pilules d'Ayer depuis bien des années et j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats. Pour les affections du foie et de l'estomac, ainsi que pour la guérison des maux de tête qui en résultent, les Pilules d'Ayer ne peuvent pas être égalées. Quand mes amis



me demandent quel est le meilleur remède pour les désordres de l'estomac, du foie ou des intestins, je leur réponds invariablement : Les Pilules d'Ayer. Prises à temps, elles arrêtent un rhume, empêchent la grippe, coupent la fièvre et règlent les organes digestifs. Elles sont faciles à prendre, et sont, en effet, les meilleures médecines de famille que j'aie jamais connues." — Mrs. MAY JOHNSON, 368 Rider Ave., New York City.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

ON DEMANDE

A acheter l'HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, de M. Benjamin Sulte. S'adresser au *Monde Illustré*.

PAPIER FAYARD & BLAYN
GUÉRIT
Irritation de Poitrine, Influenza, Douleurs
Rhumatismales, Blessures, Plaies
Topique chol. contre COÛS, ÉILS-DE-PÊCHER, — 1 f. t. Pharmacie

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 13, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON
LEOTY
8, Place de la Madeleine,
PARIS
Les Célèbres
Corsets
LEOTY
Parfaitement modélés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.
On peut se les procurer directement à Paris.
Les Dames sont priées d'écrire à M^{me} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

207, RUE SAINT-JACQUES,
(Bâtisse Nordheimer)

CHAMBRE 14

TÉLÉPHONE 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

Lapres & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 Rue St-Denis
PHOTOGRAPHES DE TOUS GENRES
PORTRAITS À L'ÉMAIL, AU CRAYON,
PASTEL, ETC., ETC.
TÉLÉPHONE 2113

LISEZ

"Le Monde"

L'ORGANE DU

PARTI CONSERVATEUR

Du district de Montréal

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

Edition Quotidienne | Edition Hebdomadaire
Un an \$2.00 | Un an 10c.
6 mois \$1.00 | 6 mois 5c.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

UNE SEMAINE DE
Vente - Extraordinaire
A LA MAISON DE
E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial..... 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial..... 2½c
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial..... 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial..... 5c
- Cocoanut en paquet, marque Criptal, vendu 10c, spécial..... 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial..... 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial..... 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial..... 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial..... 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial..... 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial..... 8c
- Pâte à poêle, " 10c, " 4c
- " grande boîte 15c, " 6c
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial..... 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial..... 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial..... 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial..... 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial..... 6c

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial..... 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial..... 2c
- Caniste à l'huile de charbon ½ gallon, valant 15c, spécial..... 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial..... 5c
- Antoignons, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial..... 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial..... 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valant 35c, spécial..... 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial..... 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix..... 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offert. Nous recevons journellement des lots jobs que nous offrirons d'ici au tour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que Pompes, Petits Folders, P. cits Tramways, P. cits Bateaux Etc., Boîtes de Toilettes, Miroirs de luxe, Etc., Etc.

D'ici au jour de l'an notre magasin se fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre nos magasins tous les jours et aussi lui permettre de bien visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h. p.m. le Samedi et les jours de Fêtes exceptés.

E. LEPAGE & Cie

Coin des rues St-Laurent et Duluth.



FORTES PREUVES.
ORILLIA, ONT., CAN., Juin, 1889.

Je ressens les premières attaques d'épilepsie en novembre 1878, je résidais à New York, je consultai les meilleurs médecins, qui ne purent qu'empêcher le développement de la maladie; ceux qui étaient consciencieux me dirent qu'il n'y avait pas de guérison. Je fus forcé d'abandonner mon occupation et de revenir au Canada. Depuis j'ai essayé d'innombrables remèdes et consulté les meilleurs médecins, mais rien ne m'a soulagé, jusqu'à ce que en septembre 1888, je fis usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, depuis je n'ai pas eu une seule attaque.

M. J. CLIFFORD.

Une Grande Bénédiction.

SHREWSBURY, W. VA., Mars, 1895.

Mon enfant de 9 ans, avait depuis deux mois de très fortes attaques de Danse de Saint Guy, nous lui avons donné des remèdes sans succès; il améliorait aussitôt que nous lui fimes prendre du Tonic Nerveux du Père Koenig; 6 bouteilles l'ont guéri. Ce Tonic est une grande bénédiction.

MDE. M. NEYLAN.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Fauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, n° 1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGale, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie Québec.



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Té. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Départements Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE', MONTRÉAL.
Achète des départs et autres valeurs dé-sirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

25010

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q.	\$1500 00	A. Ouinet, Montréal, P. Q.	\$250 00
F. Denis, Rockland, Ont.	1500 00	Jos. Gauthier, "	250 00
J. Clément, Montréal, P. Q.	1500 00	A. Dupré, "	100 00
T. E. Barbeau, "	1500 00	B. Richard, "	100 00
O. Lafortune, "	1500 00	F. Huot, "	50 00
J. E. Ecrement, "	1500 00	Napoléon Faguy, Québec	50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec	1500 00	Georges Lagacé, "	50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q.	500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill	25 00
L. N. Rioux, "	500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q.	25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont.	500 00	Jos. P. Bélair, "	25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport	500 00	S. G. Bergevin, "	25 00
J. B. A. David, Montréal	500 00	Jules Couture, "	25 00
H. Christin, Longueuil	400 00	Esdras Vigeant, "	25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q.	400 00	G. Riendeau, jr., "	25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A.	400 00	Dame Marcoux, "	25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q.	400 00	James Guay, "	25 00
T. Plouffe, Longueuil	250 00	Joseph Roy, "	25 00
		W. Harrison, "	25 00
		J. H. Doray, "	25 00
		J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont.	25 00
		G. Constant, Vaudreuil	25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc. Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Fermeture à Bonne Heure

Durant le mois de février, nous fermerons nos magasins à 5.30 p.m., au lieu de 6 heures, excepté le vendredi. Nos clients sont priés de venir faire leurs achats avant cette heure.

Le magasin qui augmente plus vite qu'aucun autre magasin à Montréal

Blouses de Dames

Nous venons de recevoir 5 caisses de blouses à la mode, en patrons de fantaisie, nouvelles percales, toutes les couleurs et faites dans les derniers goûts pour dames.

Élégantes blouses en raies assorties, en noir et blanc, bleu et blanc, rouge et blanc, manches taillées dans les derniers goûts et extra bien finies pour dames, nos prix 54c chacune.

Blouses en Linon

Nouvelle mode de blouses en linon imprimé de fantaisie, patrons à la mode, nouvelles manches pour dames, excellente valeur, 74c chacune.

Blouses de Hollande, beaux gorges taillées, collet et manchettes, pour dames, valeur spéciale \$1.05 chacune.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Ventes énormes de Nouvelles Indiennes

30 caisses d'indiennes anglaises, américaines et canadiennes. Ces indiennes ne changent pas au lavage, nouvelles couleurs, nouveaux patrons.

5 caisses de nouvelles indiennes qui ne changent pas au lavage, très beaux patrons, couleurs non changeantes, ces indiennes sont carreautes et rayées; prix ordinaire 74c. Notre prix spécial 5c la verge.

Occasion pour les Femmes de Ménage

Voici une occasion pour les femmes de ménage de remplir leurs paniers à ouvrage de tout ce dont elles ont besoin, avec peu d'argent.

	Prix ré-gulier	Notre prix
Baleines de robes	8c la doz.	5c
Véritables baleines	15c	10c
Pages de robes	10c	7c
Bordure prussienne	4c la vg.	2 1/2c
Bordure de jupes	2c	1c
Bonnes épingles	4c	2c
Coton à repriser	18c la doz.	10c
Flaze de toile pour repriser	5c	4c
Formes de collet	5c	2c
Tissus de toile	2c	1 1/2c

Percales Américaines

8 caisses des dernières nouveautés américaines en Percales à blouses, nouveaux patrons et les meilleures couleurs à 74c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame